1.

On dormait dans ce qui avait été le gymnase. Le plancher en bois verni avait un marquage de lignes et de cercles pour les jeux qui s’y étaient pratiqués ; les cerceaux des paniers de basket étaient toujours en place, mais les filets avaient disparu. Des gradins pour les spectateurs couraient tout autour de la salle, et j’avais l’impression de sentir, aussi discrètes qu’une image rémanente, d’âcres odeurs de sueur mêlées à d’écœurants effluves de chewing-gum et au parfum des jeunes filles dans le public, vêtues, d’après les photos que j’avais pu voir, de jupes en feutrine, puis de mini-jupes, puis de pantalons, puis arborant une boucle d’oreille et des cheveux en épis égayés de mèches vertes. Les lieux avaient dû accueillir des bals ; la musique y flottait encore, palimpseste de sons insaisissables, style après style, percussions sous-jacentes, gémissements malheureux, guirlandes de fleurs en papier de soie, diables en carton, boule à facettes rotative déversant des flocons de lumière sur les danseurs.

La salle disait encore le sexe passé, la solitude et l’attente de quelque chose qui n’avait ni forme ni nom.

Je me rappelle ce désir brûlant d'un quelque chose qui était toujours tout près de se produire, et ne ressemblait jamais aux mains posées sur nous, au creux des reins ou d'un renforcement, dans le parking, ou le coin télé, le son coupé pendant que les images défilaient en tremblotant sur la chair frémissante.

On brûlait de vivre l'avenir. Comment l'avait-on appris, ce don d'insatiabilité ? Il était dans l'air et, en y réfléchissant, il y était toujours alors qu'on essayait de trouver le sommeil sur nos lits de camp de l'armée, disposés en rangées et espacés de façon qu'on ne puisse se parler. On avait des draps en pilou, comme ceux des enfants, des couvertures de l'armée, des vieilles encore frappées du sigle U.S. On avait plié nos vêtements proprement pour les poser sur les tabourets au pied de nos lits. Les lumières étaient baissées, mais pas éteintes. Tante Sara et Tante Elizabeth patrouillaient, un aiguillon électrique accroché à leur ceinture par des lanières.

Pourtant, elles n'avaient pas d'armes. On ne leur faisait pas suffisamment confiance, même à elles, pour leur en laisser une. Les armes, c'était pour les gardes, choisis tout spécialement parmi les Anges. Les gardes n'avaient pas le droit d'entrer dans le bâtiment, à moins d'y être appelés, et nous, on n'avait pas le droit d'en sortir, sauf pour nos promenades, deux fois par jour, où, deux par deux, on faisait le tour du terrain de foot, désormais clôturé par un grillage hérissé de barbelés.

Les Anges, de l'autre côté, nous tournaient le dos. Pour nous, ils représentaient la peur, mais pas seulement. Si on avait pu leur parler, s'ils nous avaient regardées, on aurait pu échanger quelque chose, pensait-on, passer un marché, arriver à un compromis, on avait toujours notre corps. C'était notre fantasme.

On apprenait à chuchoter presque sans bruit. Dans la pénombre, on tendait les bras, quand les Tantes ne regardaient pas, et on arrivait à se toucher les mains. On apprenait à lire sur les lèvres, la tête à plat sur le lit, sur le côté, rien qu'en fixant nos bouches respectives. C'est ainsi qu'on échangeait nos noms, d'un lit à l'autre :

Alma. Janine. Dolores. Moira. June.